380. Londres, Mercredi 27 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Autoportrait, Chemin de fer, Conversation, Diplomatie, Discours du for intérieur, France (1830-1848, Monarchie de Juillet), Gouvernement Adolphe Thiers, Politique (Angleterre), Politique (France), Portrait (Dorothée), Récit, Relation François-Dorothée, Santé (Dorothée), Séjour à Londres (Dorothée)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :
385. Paris, Mardi 26 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-05-27
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Incipit

- Je commence à sentir cette impatience, ce mépris des lettres qui s'éveillent quand on approche du terme. Plus je vous dirais, moins je vous écris. Il fait un temps admirable ce matin
- le soleil brille, l'air du printemps souffle. Je voudrais me promener avec vous. On n'écrit pas la promenade.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 451/151-152

Information générales

LangueFrançais
Cote1061, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
380. Londres, Mercredi 27 Mai 1840
9 heures

Je commence à sentir cette impatience, ce mépris des lettres qui s'éveillent quand on approche du terme. Plus je vous dirais, moins je vous écris. Il fait un temps admirable ce matin; le soleil brille, l'air du printemps souffle. Je voudrais me promener avec vous. On n'écrit pas la promenade. Nous avons dîné hier agréablement. La conversation, vous aurait plu. Vous y êtes venue. M. de Bacourt a raconté une course en calêche que vous aviez faite, vous, la duchesse de Dino Lady Clauricard, lui, Dedel, lord John Russell, je ne sais qui encore ; un orage, une pluie énorme. Les trois dames dans le fond de la calèche, lord John en travers, sous le tablier, sur vos pieds, et aussi trempé en arrivant à Richmond que s'il eût été sur le siège. Cela me plaisait d'entendre parler de vous. Pourtant tout ne me plaisait pas. J'ai gardé et je garderai jusqu'au bout les susceptibilités et les exigences du premier printemps. J'en souris moi-même. Et ce que je dis là est presque un mensonge, car je n'en souris pas vraiment, franchement. Ce qui est vrai, ce qui est franc, ce qui s'éveille, en moi naturellement et tout-à-coup, sans réflexion, ni volonté ce sont les impressions de la jeunesse. Elles ne me gouvernent plus, mais il faut que je les gouverne, car elles sont encore là. La vie est infiniment trop courte. Notre âme a à peine le temps de se montrer. Les choses lui échappent bien avant le goût et la force d'en jouir. Il faut que vos vers de l'autre jour aient raison.
Tout commence en ce monde et tout s'achève ailleurs.

Une heure
Je vous promets du calme ici. J'espère que vous arrangerez votre vie de manière à éviter la fatigue matérielle. Vous ne pouvez pas vous coucher tard. J'en ai repris l'habitude avec une singulière facilité. Non, certainement, je ne traite pas de bétises vos impressions sur votre santé. Je crois, je suis sûr qu'elles sont souvent très exagérées. Vous avez bien plus de vie, bien plus de force que vous ne croyez dans vos mauvais moments. Mais vos mauvais momens m'occupent beaucoup, me tourmentent. Ils seront rares ici. J'y compte. Ainsi, le 13 ; c'est bien convenu. Et vous serez ici le 15. Mais il faudra que vous partiez le 13 de bonne heure. Arriverez-vous à Boulogne, de manière à passer le dimanche 14 ? Ou bien ne passerez-vous que le lundi 15 ? Répondez moi sur tout cela. Je prétends que je suis plus exact que vous en fait de réponses. Ma mère et mes enfants partent pour la campagne, le 4 juin.
Notre affaire de médiation marche. Jai obtenu hier de Lord Palmerston la restitution des bâtiments napolitains détinus encore à Malle. Le Roi de Naples de

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/379

son côté concède l'abolition du monopole et le principe de l'indemnité. Il ne reste plus que des détails d'exécution sur lesquels on s'entendra. Je suis fort occupé ce matin d'une affaire qui vous touche fort peu, le chemin de fer de Paris à Rouen. On ira alors de Londres à Paris, par Southampton en 20 ou 22 heures. Je serais bien aise que cela se fît sous mon règne. C'est en train. Et les Anglais en sont fort en train. Ils y mettent 20 millions. Croyez-vous comme on me l'écrit, que la session française finira du 20 au 25 juin ? Qu'en dit-on, autour de vous ? Il est vrai que Thiers déploye beaucoup d'activité et de dextérité. Il est fort content, me fait tous les compliments et toutes les tendresses du monde, me promet qu'il n'y aura point de dissolution, qu'il ne s'y laissera point pousser et finit par me dire : " J'espère que notre nouveau 11 octobre, à cheval sur la Manche réussira aussi bien que le premier. " Lord Brougham est arrivé avant-hier. Vous ne l'avez donc pas vu à son passage à Paris, ou bien il n'y a pas passé. Je ne l'ai pas encore vu. Lady Jersey, ma dit qu'il était horriblement triste. Pauvre homme ! Il ne trouvera pas dans le mouvement qu'il se donne de remède à son mal. Il faut que le remède s'adresse là où est le mal au cœur même. Le mouvement extérieur distrait tant qu'il dure, mais ne guérit point. Voilà la grossesse de la Reine déclarée. C'est une grande question de savoir si on proposera dans cette session, le bill de régence. Le Cabinet, voudrait bien y échapper et il l'espère. Si le bill était proposé, la session finirait je ne sais quand. Adieu. J'étais bien tenté de croire que, d'ici au 15 juin, tout me serait insipide. Je me trompais. Le 385 (384) venu ce matin, m'a été au cœur. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 380. Londres, Mercredi 27 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-27

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/379

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 27 mai 1840
Heure9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 29/11/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/379